

JACQUES RÉDA

**AUTOBIOGRAPHIE
DU JAZZ**

CLIMATS



JACQUES RÉDA

CLIMATS

Extrait de la publication

JACQUES RÉDA

AUTOBIOGRAPHIE

DU JAZZ

Quand on considère le jazz comme un seul être musical à travers les diverses phases de son existence, il est tentant de le laisser s'exprimer et de recueillir les propos qu'il aurait pu tenir lui-même. Les trente premières pages de cette « autobiographie » en livrent le principal...

Mais un parti plus objectif a prévalu dans les trois cents suivantes. Des origines à certains de ses aspects les plus récents, on y trouvera un tableau de cette vie exceptionnellement animée dans les portraits de ses plus grands ou de ses plus secrets acteurs.

Présentés dans l'ordre chronologique, ils sont accompagnés d'éléments discographiques essentiels, et constituent un vademecum appréciable pour le néophyte et l'amateur chevronné qui ne détestent pas non plus la lecture...

Autobiographie du jazz

Jacques Réda

Autobiographie du jazz

Accompagnée de plus de cent cinquante solistes

CLIMATS

© Climats, un département des éditions Flammarion, 2011
pour cette édition revue et corrigée (première parution : 2002).
ISBN : 978-2-0812-4880-9

AVANT-PROPOS

On se demandera pourquoi le jazz m'a fait l'unique dépositaire du document qui forme la première partie de ce livre et en justifie le titre a priori déconcertant. Sans doute parce que dès nos premières rencontres, vers 1945, c'est-à-dire au beau milieu de sa vie et à son principal tournant, je l'ai considéré comme un être, un seul être, plutôt qu'une société d'individus œuvrant dans une direction identique. Ainsi, je me suis de bonne heure appliqué à découvrir son enfance et sa jeunesse, et l'ai ensuite accompagné dans toutes les phases d'existence qu'un être connaît, pour peu qu'il reste actif durant une bonne cinquantaine d'années. Depuis le contact initial, peu de jours de ma propre existence se sont donc écoulés sans que j'écoute le jazz me raconter quelque chose de la sienne – passée, présente, en route vers un avenir à mesure de plus en plus incertain.

Quand on dispose de son autobiographie, prétendre écrire l'histoire du jazz serait absurde et présomptueux. Je me suis donc borné à composer deux espèces d'albums susceptibles d'illustrer un texte d'ouverture extrêmement discret sur les innombrables « hétéronymes » que le jazz a utilisés. Pas plus sot que l'ordre alphabétique, un classement chronologique m'a paru de nature à mieux refléter les fluctuations d'un art en perpétuel mouvement. Mais, pour la même cause, je ne m'y suis pas systématiquement tenu. On trouvera par exemple, dans le second album, des musiciens que leur date de naissance rattache normalement au premier, mais qui – sans considération de nature stylistique – ne se

sont manifestés à plein, ou de manière significative, qu'après 1944-1945, date à laquelle le jazz a entamé la deuxième moitié de son parcours. J'ai regroupé néanmoins en tête du second album les quatre principales figures qui ont déterminé ce tournant. De même, avant le premier album, j'ai réuni à part, et en tête comme tout y incite, les deux noms qui, coïncidant de bout en bout avec la vie du jazz, pourraient la résumer si c'était dramatiquement nécessaire : Louis Armstrong pour le champ de l'improvisation, Duke Ellington pour sa réalisation orchestrale.

À propos du swing et de quelques autres aspects particuliers au jazz, j'ai fait suivre l'*Autobiographie* de cinq « liminaires » susceptibles d'éclairer les propos de son auteur comme l'ensemble de mes descriptions, portraits et commentaires.

Une fois de plus, et bien que plus abondant, le choix opéré pour les deux albums pourra paraître insuffisant ou arbitraire. Il était au reste inutile d'envisager un dictionnaire complet : ils existent et comportent eux-mêmes fatalement des lacunes.

J'espère enfin avoir donné quelque fondement à des préférences qu'on jugera parfois toutes subjectives.

Quant au point de vue d'ensemble sous lequel se situe le sujet, il ne m'est en aucune façon personnel comme on sera peut-être tenté de le croire. Il ne fait que refléter une évidence et accepter les décisions du sort : tout être, toute forme d'art sont transitoires et périssables. Leur seule capacité de survie réside dans la vigueur et la beauté de leur accomplissement, et dans l'actualité permanente où leurs traces préservées les maintiennent pour notre édification et notre joie.

Jacques RÉDA

Autobiographie du jazz

AUTOBIOGRAPHIE DU JAZZ

Vous vous demandez probablement où et quand je suis né, mais je n'en sais rien moi-même. Le plus certain est que j'ai connu une très longue existence prénatale dont il me reste quantité de souvenirs à la fois vagues et forts. J'ai dû être conçu dès l'époque où, peut-être à l'imitation de certains des animaux ailés ou poilus qu'ils pourchassaient pour en tirer leur vêtement et leur subsistance, ou bien en l'honneur de leurs premiers dieux, les humains se sont mis à danser en s'accompagnant de cris et de claquements de mains, puis en frappant sur des troncs d'arbre qu'ensuite ils évidèrent pour les rendre plus sonores, enfin (ou en même temps) avec le renfort de cornes et de roseaux travaillés pour se prêter à d'autres possibilités de leur souffle. Cela pourra paraître curieux, mais aussi confusément que ce soit, je me rappelle. Et, sinon à la préhistoire où se préparait déjà ma gestation, mes plus anciens souvenirs remontent au moins à des forêts africaines proches encore de ces commencements. J'ai pris une conscience embryonnaire de moi-même dans le sein de ma mère Afrique. Ses chants doux et monotones me berçaient. Mais : « Regarde, il bouge », disait-elle à mon père qui, parfois, auprès d'elle, s'exerçait avec plus de fougue sur son tam-tam. « Et il a le sens du rythme », observait-il en riant de plaisir. Ainsi m'imprégnais-je à la fois du charme des mélodées et de la vigueur des tambours. Une vie obscure et heureuse m'attendait. Puis, comme tant d'autres, notre petite famille a été raflée près d'une côte par une escouade de négriers. Il me semble que

j'entends encore leurs hurlements, le sifflement de leurs fouets, le choc des gourdins sur les dos, les têtes, les ventres – comment ai-je survécu ? Ma mère mourut en me donnant le jour sur un de ces bateaux d'épouvante, d'où – pour me séparer de mon père que je n'ai pas connu – on me débarqua, dit-on, sur un rivage de la Louisiane, à peu près vers le temps où votre Louis XIV faisait des grâces sur des menuets de Lulli.

De ce moment s'ouvre un trou profond dans ma mémoire. Je ne suis plus qu'un paquet de chair qui braille, puis un gamin hagard et doublement orphelin, sans parents ni patrie parmi toute une population croissante de mes semblables aussi malheureux et encore plus à plaindre que moi. Car assez vite, moi, c'est dans ma nature, je réagis. Jeune encore, j'accompagne les corvées épuisantes dans les champs de coton. Je ne m'y rends pas vraiment utile en raison de la faiblesse de mon âge, mais on ne tarde pas à se disputer pour m'y emmener. Parce que je chante. Je ne sais trop comment ça m'est venu. Sans doute en reproduisant d'instinct ce que j'avais assimilé de la voix de ma mère et du tam-tam de papa. Mes compagnons de travail tiraient de ce chant qui rythmait leur effort un peu de courage et s'empresèrent de l'adopter. Nous chantâmes bientôt tous ensemble, mais je les entraînai grâce à la puissance de ma voix, à ma cadence qui soulageait la dureté mécanique de notre tâche, qu'il s'agît de piocher, pelleter, cueillir ou, plus tard, de poser des rails. De retour à nos cases, le soir, et malgré la fatigue, on me priait de nouveau de chanter. Je n'allais pas leur resservir ce qui les avait un peu aidés au cours de la journée, je m'en serais voulu. Il fallait découvrir quelque chose qui les reposât, qui répondît à leur besoin de se réjouir d'être un peu librement ensemble, de les consoler de leur sort ou de s'abandonner à une nostalgie dont il ne distinguait plus très nettement l'objet. L'Afrique ? Mais, sur ce nouveau sol à peine encore « américain » où ils n'étaient guère que des bêtes de somme ou des instruments aratoires, ils l'avaient à peu près oubliée. Nous étions tous nés dans le même bateau séparé de toutes les rives. J'essayai d'inventer le chant de cette séparation. Cela me prit des années et des années.

Et puis ce n'était pas suffisant. En dépit de toutes leurs misères, ils conservaient une énergie et une faculté naïve de se réjouir qui manquait d'un bon exutoire. Avec des bouts de ficelle et de fil de fer, des entonnoirs au rebut, des vieilles marmites, des bidons cabossés, il me vint l'idée de bricoler des espèces d'instruments de musique et, après avoir bercé mes compagnons dans leur mélancolie, je les faisais danser parfois jusqu'aux transes où les visitaient les esprits de leurs ancêtres à jamais perdus. Le résultat ne se fit pas attendre : je fus remarqué par les maîtres blancs qui, amusés quelquefois par nos cocasseries, voyaient d'un mauvais œil cet aspect païen et même « diabolique » de nos divertissements. Cependant j'ai eu de la chance. Mon patron me trouva quelque talent et me fit passer des champs aux étables, puis aux cuisines. Ceux des miens qui m'y avaient précédé se prenaient pour des sortes d'aristocrates. On se moqua du petit cul-terreux et de sa mandoline construite de bric et de broc. À vrai dire, ils changèrent d'avis du jour où, à la veillée, je leur eus chanté quelques airs de mon cru. Ils y furent presque aussi sensibles que les gens des cases. Mais se délurer sous le toit des maîtres, il n'en était pas question. Une vieille Mama me prit sous son aile, me parla de Dieu et de Jésus, me conduisit le dimanche suivant à l'église qu'on avait bâtie pour les gens de notre condition. Réservé au milieu de la foule, je l'écoutai psalmodier des cantiques dont la musique et même les paroles me plurent aussitôt. Mais l'interprétation me paraissait compassée et timide. Tout se transforma quand je me joignis au chœur. Je me fis d'abord assaisonner par le maître de chapelle, pour mètre mis à claquer des mains comme un sauvage dans la maison du Seigneur. Qui plus est d'une façon doublement blasphématoire, car je frappais à contretemps. J'eus le culot de répondre que c'était Dieu lui-même qui m'inspirait, et le pauvre vieux pédant fut en moins d'une minute débordé par l'enthousiasme des autres fidèles : tous crurent sentir comme moi l'Esprit leur descendre de la glande pinéale au bout des doigts, et même jusqu'aux orteils en faisant se gondoler les hanches. Chacun se prétendit comme moi « visité », et l'église chaloupa comme

l'arche de Noé sur les eaux du déluge. Or le chef du chœur n'était pas complètement borné. Il comprit l'intérêt de capter cette ferveur un peu trop démonstrative, et qu'on avait jugée impie dans nos rites clandestins, pour la canaliser au service d'une foi authentiquement chrétienne. D'ailleurs, j'y croyais. J'avais sans doute saisi un peu de travers les leçons de la Mama catéchiste, et je les adaptais à notre situation. J'avais été ému par l'histoire des Hébreux fuyant l'Égypte, et je nous voyais comme eux : un jour le Mississippi s'ouvrirait en deux comme la mer Rouge et, à pied sec, je le traverserais avec mon peuple pour atteindre la véritable patrie céleste. C'était aussi (mais j'étais à cent lieues de m'en rendre compte) un moyen d'évasion commode et rassurant pour nous comme pour nos maîtres. Du coup, on me promut. Je devins une sorte de valet de chambre. Je me frottai de plus près encore aux maîtres du manoir, servis des rafraîchissements lors de leurs réceptions, et vous imaginez comme j'ouvrais les oreilles quand ils se réunissaient pour jouer de leur musique un peu gnangnan mais souvent délicate comme le timbre de leurs pendules. Quelquefois aussi ils dansaient. On aurait dit que ces beaux messieurs à beaux gilets et ces belles dames à crinolines ne cherchaient pas à sauter mais à planer ; qu'ils ne touchaient pas terre. Ils avaient dû débarquer d'une autre planète, alors que moi, qui avais besoin du sol pour rebondir, j'étais vraiment l'autochtone de cet ici-bas où, pourtant, je restais sans patrie. Toujours l'histoire des Hébreux et des pharaons. Le lendemain de ces fêtes je m'appuyais le rangement et le ménage. Tout seul dans le salon, j'examinais d'un œil envieux les instruments de la veille. J'en vins à les effleurer d'un doigt d'abord craintif, respectueux, puis – un matin particulièrement tranquille – les maîtres étant partis de bonne heure pour Bâton Rouge ou Biloxi, les autres domestiques en avaient profité pour vaquer à leurs propres affaires – je m'enhardis, manipulai les pièces précieuses que les musiciens avaient déposées sur l'estrade, et qui m'éblouissaient : une guitare, un violon, une flûte, une clarinette près d'un énorme piano-forte récemment arrivé d'Europe. Le vieux Tom, toujours prêt à des excès de zèle, s'était

même fait un tour de reins en aidant à son transport. Quant à moi je perdais un peu la tête. Je m'essayai tour à tour sur chacun de ces instruments et, en dehors de la flûte sur laquelle je ne sus comment poser mes lèvres, je réussis à tirer, de chacun, des sons que je trouvais enivrants. Par la suite, je guettai toutes les occasions possibles de m'exercer, avec une préférence pour la guitare et la clarinette, ou bien sur le piano qui restait disponible à tout moment. J'avais sans doute un don inné mais aussi une grande persévérance. Je reproduisis bientôt, à l'aide des touches, des cordes, des clés modifiant le ton de mon souffle, la plupart des motifs que j'avais inventés pour distraire les gens des cases, et les mélodies des cantiques, et des airs de valse ou de quadrille entendus lors des bals donnés dans le grand salon. Je m'y aventurai de plus en plus souvent sans la moindre raison de service et, rendu imprudent par ma passion, je ne résistais pas au plaisir de m'offrir une petite audition privée. Je m'étais d'ailleurs vite lassé de mon répertoire un peu court. Mais j'avais découvert un système qui me permettait de l'étendre, de le renouveler constamment en brochant d'une façon qui m'étonnait parfois moi-même, et en lui imprimant un dynamisme qui m'était particulier.

Ce qui devait arriver arriva : attirée par cette succession de trilles de clarinette, d'accords de guitare et de roulements de piano (j'étais si excité que je parvenais à me procurer l'illusion d'être à moi seul un petit orchestre), la Dame du manoir à colonnes blanches me surprit en plein concert. Je m'attendais à une algarade, voire à une sérieuse punition (et je vous prie de croire que souvent ils n'y allaient pas de main morte) – eh bien non. Il faut dire que j'étais encore bien jeune et, malgré ma couleur de peau, un assez bel enfant. Bref, la Dame a éclaté de rire et, comme j'étais en train de jouer (de « torturer », précisait-elle) un de ses airs favoris, elle s'assit au piano pour me montrer comment il convenait de l'exécuter en respectant la mélodie écrite et, surtout, sans y ajouter toutes ces syncopes qui achevaient de la défigurer. La vieille Mama m'avait appris à lire un peu dans une bible, mais je restai complètement éberlué par ce que la Dame appelait des partitions : des grandes pages où des

nuées de mouches bien élevées paraissaient avoir fait soigneusement caca entre des lignes bien droites comme des barrières. Mais, de la part de mouches même bien élevées, ça ne m'étonnait pas trop. Ma remarque provoqua un nouvel accès d'hilarité de la Dame. Elle me congédia en promettant de me faire donner des leçons. Et, de fait, j'en pris quelques-unes avec un cousin du vieux Tom qui tenait l'harmonium à l'église et lisait dans les crottes de mouche comme la vieille Mama dans le journal. C'était un homme austère, sévère, et les coups de règle qu'il m'administrait sur les doigts ou sur une oreille, parce que je jouais de travers ou à contretemps, me dégoûtèrent très vite de cet apprentissage.

Après tout, j'en savais assez pour contenter mon auditoire des cases, et le peu que j'avais appris allait m'aider à développer ce que j'avais trouvé par moi-même, ou plutôt en laissant parler ce qui se mélangeait et bouillonnait en moi. Car je n'avais pas abandonné mes premiers compagnons d'infortune. Je possédais déjà cette faculté qui, plus tard, parut déconcertante, de me multiplier. Domestique (je restais planté derrière la porte quand la Dame « lisait » au piano un de ses longs ruissellements de notes), fidèle édifiant à l'église (mais si le cousin de Tom était malade, je me précipitais à sa place sur l'harmonium), je continuais de fréquenter les cases, d'y apporter de la mélancolie heureuse ou de la gaieté (j'obtenais des succès inouïs dans mes imitations des Maîtres), de faire danser malgré tous les pauvres bougres esquintés par les corvées, et de participer encore aux rites secrets qui se pratiquaient la nuit, dans des clairières, sous une lune rouge comme le sang des coqs sacrifiés. En m'inspirant du modèle de la guitare, j'avais perfectionné mon vieil instrument de la marque Brick & Brock. Et je crois que c'est au cours de cette période (je grandissais mais ma croissance restait d'une lenteur exaspérante) que j'esquissai la formule qui répondait le mieux à ce que les gens ressentaient quand ils en avaient gros sur la patate.

Vous, les Blancs, dans des circonstances un peu voisines, vous dites que vous « broyez du noir ». Ce n'est pas que l'envie de

broyer du Blanc ne nous soit pas venue de temps à autre, mais nous n'allions pas adopter cette couleur pour exprimer ce que nous avions de plus intime. C'est pourquoi j'ai choisi le bleu. Un bleu assez foncé comme il en traîne le soir à l'horizon désespérément plat où s'enfoncent des routes ou des chemins de fer que vous n'avez pas le droit de prendre, qui ne vous mèneraient nulle part. Le mot a fait fortune. Je me suis pointé un soir comme celui-là dans une allée où tout le monde paraissait frappé d'accablement sur le seuil des portes, et j'ai lancé « Alors, les gars, vous avez le bleu ? » Je ne sais plus qui a répliqué : « Tu peux même dire qu'on en a une charretée », et le bleu est devenu « les bleus » (*the blues*) pour désigner ce que j'avais fini d'élaborer dans mes moments de cafard et de solitude, à l'écart de l'élégant salon de musique et de l'église aux cantiques joyeux. Il m'avait fallu si longtemps pour y arriver en amalgamant tellement de choses, que je ne suis pas très sûr d'en être vraiment l'inventeur. Mais le mélange avait pris une allure si particulière qu'il ne ressemblait à rien de connu. Ça s'est fait progressivement tout seul sous mes doigts, dans mon cœur, mes tripes, ma tête, comme si j'avais été à la fois personne et tous ceux qui allaient s'y reconnaître et le chanter.

Passons à l'événement qui se produisit sur ces entrefaites, la grande guerre entre le Nord et le Sud, dont je ne prévoyais pas les conséquences. Au fond, j'étais partagé. On disait que les soldats du Nord allaient nous rendre libres. Mais libres, est-ce que je savais bien clairement ce que c'était ? Et les libérateurs du Nord n'étaient pas tellement moins blancs que les Sudistes, ce qui me donnait à réfléchir. Enfin, moi qui n'avais jamais eu de patrie, voilà que je croyais m'en découvrir une dans ces maudits champs de coton, dans ces cases pouilleuses dispersées autour de la belle maison blanche. Peut-être allait-on nous priver même de ça, et de cette sécurité de l'emploi qui fait la seule supériorité de l'esclavage sur les autres systèmes ? Mon patron avait déjà revêtu son bel uniforme gris à collet jaune, coiffé un chapeau élégant et, quand il me choisit pour être son ordonnance, je me sentis fier et tout ému. J'allais moi aussi empêcher les salauds

du Nord de venir ravager nos champs et nos cases, incendier la maison, abuser de la dame et peut-être violer le piano. Mon capitaine de maître fut tué net à Gettysburgh et, dans le désordre de la retraite, je fus fait prisonnier par les Yankees. Incertains sur mon compte, puisque j'étais un nègre luttant pour les Confédérés, ils ne me traitèrent pas beaucoup mieux que les garde-chiourme des planteurs sudistes et ne m'épargnèrent que pour m'enrôler. Je dis que je savais la musique : en guise de clairon, on me confia un vrai bugle et on me poussa au premier rang, cette fois sous une tunique bleu marine. Je n'avais jamais vu cette espèce d'animal-là, avec ses circonvolutions d'entrailles de cuivre, ses pistons, le pavillon étincelant. Je ne fus pourtant pas long à lui apprendre comment je m'appelle, et en avant, je sonnai si bien ma première charge que tous ces gros culs de New York ou de l'Illinois avaient l'air d'aller à la mort en dansant. D'autant que je faisais équipe avec un tambour originaire du Tennessee et qui en connaissait aussi un bout. Je crois que ce fut au son du canon la toute première *jam-session* de l'histoire. Nous avons pris tellement d'avance sur le reste du bataillon, avec notre tempo frénétique, que nous avons été cueillis par un peloton de Sudistes et faits de nouveau prisonniers. L'affaire devenait plus inquiétante. Je ne donnais pas cher de notre peau. Je m'en tirai en jouant de tout mon cœur leur chanson préférée, vous savez, avec toutes sortes d'ornements qui les ont épatés. On m'a recollé une vareuse grise. J'ignore quel a été le sort du tambour, mais je me suis toujours rappelé l'entrain et la puissante légèreté de ses baguettes. Un jour, enfin, cette fichue guerre s'est quand même terminée. On m'a dit que j'étais libre, libre sans un sou en poche et sans souliers. Mon seul trésor était mon bugle. À force de marcher droit devant moi à travers la campagne, je me retrouvai enfin dans les environs de mon ancienne plantation. Les plus sombres prophéties des maîtres semblaient s'être accomplies : toutes les cases étaient vides, à l'exception de celle du vieux Tom devenu presque gaga. La grande maison blanche n'était plus qu'un amas de décombres noirâtres. Mais, sous le piano à demi écrasé, je découvris presque

intactes la guitare et la clarinette. Je les ajoutai au bugle dans un sac emprunté à Tom et résolu de me rendre en ville. Sur le chemin, je m'arrêtais dans des plantations transformées en campements de gens en exode comme le peuple du Seigneur. Mais où était la terre promise ? Peut-être à la Nouvelle-Orléans où je n'arrivai qu'après d'autres semaines d'errance, survivant tant bien que mal en chantant çà et là mes « blues » qui rencontraient toujours le même succès.

J'étais alors à peine un jeune homme. Un peu présomptueux, je m'imaginai que je n'allais faire de cette ville qu'une bouchée. Mais je devais manger de la vache enragée encore pendant longtemps. On ne m'avait pas attendu pour s'intéresser à la musique. Au coin des rues où je m'installais pour chanter mes blues en m'accompagnant de la guitare reluisante qui jurait avec ma dégaine de vagabond, peu de gens s'arrêtaient un moment pour m'écouter dans la rumeur de la foule et le fracas des attelages. « Qu'est-ce que c'est que ce péquenot ? » se disaient les uns, et les autres m'envoyaient des vanes : « Où qu'tu l'as volée ta guitare ? Va la vendre à quelqu'un qui sache s'en servir ! » Je finissais ma journée souvent sans le moindre centime, le ventre creux. Je voyais quelquefois défiler des fanfares avec leurs bannières. Un jour, rangeant ma guitare et sortant mon bugle, j'emboîtai le pas à l'une des plus célèbres et une-deux, une-deux, me voilà parti comme si je sonnais de nouveau la charge. Je n'ai pas parcouru plus de cinquante yards de cette façon. Chef en tête, toute la bande s'est jetée sur moi avec fureur : quel est ce clodo qui ne fait même pas partie de la confrérie, qui joue n'importe quoi comme si on l'égorgeait et qui n'est pas capable de reconnaître son pied gauche de son pied droit ? C'est du moins ce que je crus comprendre de leurs invectives, car ils employaient presque tous une langue qui ressemblait vaguement à celle que pratiquaient mes maîtres quand ils donnaient dans le grand genre avec d'autres planteurs. En outre, quelques-uns étaient presque aussi blancs et, au milieu de cette foule, j'étais à peu près la seule vraie note franchement noire de tout un solfège de figures illustrant les dosages les plus divers du café au lait. Et

est-ce que je savais seulement lire ? braillaient-ils en me montrant les cartons fixés au-dessus de leurs instruments. Je battis en retraite, m'assis sur un trottoir tandis qu'ils repartaient – du pied gauche, évidemment, alors que les miens avaient obéi au même contretemps instinctif que mes mains à l'église. J'étais mortifié. D'autant plus qu'une grosse dame, que l'altercation avait arrêtée, me regardait en rigolant. Elle était habillée de toutes les couleurs et emplumée comme la reine des perroquets. Mais elle était gentille, Lulu, et – touchée par ma déconfiture – elle m'engagea le lendemain dans sa boîte qui « montait », comme on dit. Oh, pas pour y faire de la musique : en tant que larbin. Mais c'était ma seule véritable qualification professionnelle et, avec les bonnes manières que j'avais acquises à la plantation, je m'en tirai à mon avantage. Je devins bientôt le chouchou des autres dames pensionnaires de Lulu, et leurs clients se montraient généreux en pourboires. Enfin, dans le grand salon, il y avait un piano, pas tout à fait aussi impressionnant que celui de la maison à colonnes, et qui était l'outil personnel d'un certain Jimmy. Les seuls reproches qu'on a pu m'adresser dans l'exécution de mon service, c'est à lui que je les ai dus. Je restais parfois planté bouche bée avec mon plateau couvert de coupes de champagne, hypnotisé par ce qu'il jouait. Et comme j'avais pour lui des attentions particulières (c'était un phénoménal consommateur de bourbon), Jimmy finit par m'avoir à la bonne. Dans les rares moments de tranquillité, il me rejouait des passages des polkas et des scottish de son répertoire et, encore plus volontiers, des airs de son pays, la Jamaïque. Mais il fit la grimace quand j'essayai de lui interpréter un de mes *blues*. « T'as de l'oreille mais t'y connais rien. » Alors, un jour de relâche, j'ai apporté ma clarinette et on a failli s'engueuler. Mais Lulu écoutait derrière une porte et : « Débrouillez-vous pour vous mettre d'accord. Moi je suis sûre que ça va plaire à la clientèle ». Et elle avait raison, Lulu. Trois ou quatre fois par soirée, j'ôtai mon tablier pour interpréter avec Jimmy des duos dont lui et moi seulement percevions les oppositions secrètes. Il adorait le genre habanera, auquel je trouvais également beaucoup de charme,

N° d'édition : L.01EHBN000381.N001
Dépôt légal : avril 2011